



UNE NOUVELLE INÉDITE

**MICHEL
HOUELLEBECQ**
RUDI

ELLE

**MICHEL
HOUELLEBECQ**

Rudi

© HFA 2000

Couverture : illustration Aurore de La Morinerie.

Le 14 décembre 1999, en milieu d'après-midi, j'ai pris conscience que mon réveillon serait probablement raté – comme d'habitude. J'ai tourné à droite dans l'avenue Félix-Faure et je suis entré dans la première agence de voyages. La fille était occupée avec un client. C'était une brune avec une blouse ethnique, un piercing à la narine gauche ; ses cheveux étaient teints au henné. Feignant la décontraction, j'ai commencé à ramasser des prospectus sur les présentoirs.

« Je peux vous aider ? », ai-je entendu au bout d'une minute.

Non, elle ne pouvait pas m'aider ; personne ne pouvait m'aider. Tout ce que je voulais, c'était ren-

trer chez moi pour me gratter les couilles en feuilletant des catalogues d'hôtels-clubs ; mais elle avait engagé le dialogue, je ne voyais pas comment m'y soustraire.

« J'aimerais partir en janvier... », fis-je avec un sourire que j'imaginai désarmant.

« Vous voulez aller au soleil ? », elle embrayait à cent à l'heure.

« Mes moyens sont limités », repris-je avec modestie.

« On a la Tunisie. C'est une destination classique, très abordable en janvier... », commença-t-elle, plutôt pour se *mettre en bouche*. « Le Sud marocain, aussi. C'est très beau, hors saison. » Pourquoi, *hors saison* ? Le Sud marocain, c'est très beau toute l'année. Je connaissais très bien le Sud marocain, et probablement mieux que cette conne. C'était peut-être très beau, mais ce n'était *pas mon genre*, voilà ce qu'il fallait lui faire rentrer dans la tête.

« Je n'aime pas les pays arabes, coupai-je. Enfin... » En y réfléchissant je me souvenais d'une Libanaise rencontrée dans une boîte à partouzes : ultra-chaude, bonne chatte, bien douce, avec de gros seins en plus. Par ailleurs, un collègue de travail m'avait

parlé de l'hôtel Nouvelles Frontières d'Hammet, où des groupes d'Algériennes venaient s'éclater entre femmes, sans la surveillance d'aucun homme ; il en gardait un excellent souvenir. Finalement les pays arabes ça pouvait valoir le coup, dès qu'on arrivait à les sortir de leur religion absurde. « Ce qui me déplaît c'est pas les pays arabes, c'est les pays *musulmans*, repris-je. Vous n'auriez pas un pays arabe non musulman ? » Ça faisait un peu colle pour « Questions pour un champion ». Un pays arabe, non musulman... quarante secondes. Elle avait la bouche légèrement entrouverte.

« On a aussi le Sénégal... », reprit-elle pour briser le silence. Le Sénégal, pourquoi pas ? J'avais entendu dire que le prestige des Blancs était encore très grand en Afrique de l'Ouest. Il suffisait de se pointer en discothèque pour ramener une nana dans son bungalow ; même pas une pute, en plus, elles faisaient ça pour le plaisir. Evidemment elles appréciaient les cadeaux, les petits bijoux en or ; mais quelle femme n'apprécie pas les cadeaux ? Je ne voyais pas pourquoi je pensais à tout ça ; de toute façon je n'avais pas envie de baiser.

« Je n'ai pas envie de baiser », dis-je. La fille leva les yeux, surprise ; effectivement, j'avais sauté plusieurs

étapes dans mon raisonnement. Elle recommença à fouiller dans son dossier. « Le Sénégal, ça commence tout de même à six mille francs... » conclut-elle. Je secouai la tête avec tristesse. Elle se leva pour aller consulter un dossier ; ce ne sont pas des brutes, ces filles, elles sont sensibles aux arguments économiques. Dehors, sur le trottoir, des passants avançaient dans la neige – qui se transformait peu à peu en boue.

Elle revint s'asseoir en face de moi et d'un ton direct, très changé, me demanda : « Vous avez pensé aux Canaries ? » Devant mon silence elle abattit, avec un sourire de professionnelle : « Les gens pensent rarement aux Canaries... C'est un archipel au large des côtes africaines, baigné par le Gulf Stream ; le temps est doux toute l'année. J'ai vu des clients qui s'étaient baignés en janvier... » Elle me laissa le temps de digérer l'information avant de poursuivre : « On a une promotion pour le *Bougainville Playa*. 3 290 F la semaine tout compris, départs de Paris les 9, 16 et 23 janvier. Hôtel 4 étoiles sup., normes du pays. Chambres avec salle de bains complète, sèche-cheveux, air conditionné, téléphone, TV, mini-bar, coffre-fort individuel

payant, balcon vue piscine (ou vue mer avec supplément). Piscine de 1000 m² avec jacuzzi, sauna, hammam, espace de remise en forme. 3 courts de tennis, 2 terrains de squash, mini-golf, ping-pong. Spectacles de danses typiques, excursions au départ de l'hôtel (programme disponible sur place). Assurance assistance/annulation incluse.

« C'est où ? ne pus-je m'empêcher de demander.
– Lanzarote. »

Les attractions touristiques de Lanzarote sont peu nombreuses ; elles sont au nombre de deux. La première, un peu au nord de Guatiza, est constituée par le *Jardin de cactus*. Différentes espèces, choisies pour leur morphologie répugnante, sont disposées le long d'allées pavées de pierre volcanique. Gras et piquants, les cactus symbolisent parfaitement l'abjection de la vie végétale – pour ne pas dire plus. Le *Jardin de cactus*, quoi qu'il en soit, est peu étendu ; la question de la visite, pour ce qui me concerne, aurait pu être réglée en un peu moins d'une demi-heure ; mais il fallut attendre un moustachu belge. J'avais croisé l'homme alors que, dans une immobilité parfaite, il fixait un gros cactus violacé, en forme de bite, artistement planté à côté de deux cactus périphériques, plus petits, qui devaient représenter les couilles. Sa concentration m'avait impressionné : on avait certes affaire à un phénomène curieux, mais enfin ce n'était pas le seul. D'autres spécimens évoquaient un flocon de neige, un homme endormi, une aiguère. Parfaitement adaptés à un milieu naturel désespérant, les cactus mènent ensuite, si l'on ose dire, une existence morphologique sans contraintes. Poussant à peu près seuls, ils ne sont nullement tenus de s'adapter aux

exigences de telle ou telle formation végétale. Les prédateurs animaux, de toute façon peu nombreux, sont d'emblée découragés par l'abondance de leurs piquants. Cette absence de pression sélective leur permet de développer sans complexe une grande variété de formes burlesques, propres à faire l'amusement des touristes. L'imitation des organes sexuels mâles, en particulier, produit toujours son petit effet chez les touristes italiennes ; mais chez ce moustachu, d'apparence belge, les choses étaient allées un peu plus loin ; j'avais pu reconnaître en l'homme tous les signes d'une réelle *fascination*.

La seconde attraction touristique de Lanzarote est plus étendue ; elle constitue le clou du voyage. Il s'agit du *Parque Nacional de Timanfaya*, situé à l'épicentre des éruptions volcaniques. Les mots de « parc national » ne doivent pas faire illusion : sur les douze kilomètres carrés de la réserve, on est à peu près sûr de ne rencontrer aucun animal vivant, hormis quelques chameaux orientés vers l'exploitation touristique. Dans le minibus affrété par l'hôtel, je me retrouvai à côté du moustachu. Au bout de quelques kilomètres, nous nous engageâmes sur

une route parfaitement droite tracée au milieu d'un chaos pierreux. Le premier arrêt photos était prévu juste avant l'entrée du parc. Sur à peu près un kilomètre devant nous s'étendait une plaine de rochers noirs aux découpes tranchantes ; il n'y avait pas une plante, pas un insecte. Immédiatement après les volcans barraient l'horizon de leurs pentes rouges, par endroits presque mauves. Le paysage n'avait pas été adouci, modelé par l'érosion ; il était d'une brutalité totale. Le silence retomba sur le groupe. A mes côtés le Belge, immobile dans son sweat-shirt « University of California » et son bermuda blanc, semblait agité par une émotion confuse. « Je crois... », dit-il d'une voix indistincte ; puis il se tut. Je lui jetai un regard oblique. Soudainement embarrassé il s'accroupit, sortit son appareil photo d'une sacoche et entreprit de dévisser le zoom pour le remplacer par un objectif fixe.

Je remontai dans le minibus ; lorsqu'il remonta à son tour je lui proposai de prendre la place à côté de la fenêtre ; il accepta avec empressement. Deux Allemandes en salopette s'étaient aventurées sur la surface rocheuse ; elles progressaient avec difficulté, malgré leurs épaisses Pataugas. Le chauffeur klaxonna à plusieurs reprises ; elles rejoigni-

rent le véhicule en se dandinant lentement, comme deux gros elfes.

Le reste de l'excursion se déroula suivant le même schéma. La route était exactement tracée, au centimètre près, entre des murailles de rocher tranchantes ; tous les kilomètres une esplanade avait été dégagée au bulldozer, signalée à l'avance par une pancarte représentant une chambre photographique à soufflet. Nous nous arrêtions, alors ; les excursionnistes, répartis sur les quelques mètres carrés de bitume, faisaient fonctionner leurs appareils. Sensibles au ridicule qui émanait, à leurs yeux, de leur présence commune sur un espace restreint, ils tentaient de se singulariser par le choix des cadrages. Une complicité s'établissait peu à peu au sein du groupe. Bien que n'ayant pas emporté d'appareil, je me sentais entièrement solidaire du Belge. Il aurait pu me demander de l'aider à changer d'objectif, ou à classer ses filtres, je l'aurais fait. Voilà où j'en étais, par rapport au Belge. Pourtant, sur le plan sexuel, je me sentais plus attiré par les Allemandes. Il s'agissait de deux fortes créatures, aux seins lourds. Probablement des gouines ; mais j'aime beaucoup, pour ma part, voir deux femmes se branler et s'entrelécher la chatte ; n'ayant pas d'amies

lesbiennes, je suis en général privé de cette joie.

La dernière partie de l'excursion était constituée par un arrêt au *Mirador de Timanfaya*. Afin de profiter correctement des possibilités de la structure, il avait été prévu un temps libre d'une durée de deux heures. Tout commençait par une animation brève, présentée par un employé du site, conçue pour mettre en avant le caractère volcanique de l'environnement. Par une fissure s'ouvrant dans la terre, on introduisait des côtelettes ; elles ressortaient grillées. Il y eut des cris et des applaudissements. J'appris que les Allemandes se prénommaient Pam et Barbara, le Belge Rudi.

Différentes possibilités s'offraient ensuite. On pouvait faire l'acquisition de souvenirs, ou se rendre au restaurant pour y déguster une cuisine internationale. Les plus sportifs pouvaient opter pour une promenade à dos de chameau.

Je me tournai et aperçus Rudi près du troupeau, composé d'une vingtaine de bêtes. Inconscient du danger, les mains croisées derrière le dos comme un enfant curieux, il s'approchait des monstres qui tendaient vers lui leurs cous longs et flexibles, serpentins, terminés par de petites têtes cruelles. Je marchai rapidement à son secours. De tous les ani-

maux de la création, le chameau est sans conteste un des plus agressifs et des plus hargneux. Il est peu de mammifères supérieurs – à l'exception de certains singes – qui donnent une impression de méchanceté aussi frappante. Fréquemment, au Maroc, les touristes tentant de caresser le museau de l'animal se font arracher plusieurs doigts. « J'avais dit à la dame faire attention... se lamente alors hypocritement le chamelier. Chameau pas gentil... » ; il n'empêche que les doigts sont bel et bien *dévorés*.

« Il faut faire attention, avec les chameaux ! lançai-je avec enjouement. D'ailleurs, ce sont des dromadaires.

– Le Robert donne *chameau à une bosse* ou *chameau d'Arabie* », remarqua-t-il d'un ton pensif, sans bouger pour autant.

Revenu à ce moment, le gardien donna un violent coup de bâton sur la tête de l'animal le plus proche, qui recula avec un éternuement de rage.

« *Camel trip, mister ?*

– Non, non, je voulais juste regarder », répondit mystérieusement Rudi.

Les deux Allemandes s'approchaient à leur tour, souriantes d'excitation. J'avais assez envie de

MICHEL HOUELLEBECQ

les voir grimper sur les chameaux, mais le prochain départ n'était que dans un quart d'heure. Pour tuer le temps, j'achetai un volcan porte-clefs à la boutique souvenirs. Plus tard, alors que nous regagnions l'hôtel dans le soir finissant, je me sentis presque heureux. Enfin, disons, calme.

Dans les séjours de plage, comme peut-être plus généralement dans la vie, le seul moment vraiment agréable, c'est le petit déjeuner. Je me resservis trois fois au buffet : du chorizo, des œufs brouillés... pourquoi se priver ? De toute façon, tôt ou tard, il faudrait que j'aille à la piscine. Des Allemands avaient déjà déployé leur serviette de plage pour réserver des chaises en plastique.

Les salons du *Bougainville Playa* étaient déserts à cette heure matinale. Je sortis dans le jardin et circulai quelques minutes entre les plantes – qui pouvaient aussi bien être des bougainvillées, pour ce que j'en avais à foutre. Une cage renfermait un perroquet, qui fixait son œil rond et furieux sur le monde. L'animal était d'une taille impressionnante – mais j'avais entendu dire que les perroquets vivent parfois jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingts ans, sans cesser de croître ; certains spécimens atteignent des tailles d'un mètre. Heureusement, à ce moment, une maladie bactérienne vient terminer l'affaire. Je dépassai la cage et m'engageai dans une allée bordée de buissons fleuris lorsque j'entendis crier : « Pauvre con ! » derrière mon dos. Je me retournai : c'était effectivement le perroquet, qui répétait maintenant : « Pôv'con ! Pôv'con ! » avec

une excitation croissante. Je déteste les oiseaux, qui en général me le rendent bien ; enfin, si on peut appeler ça un oiseau. N'empêche qu'il avait tort de faire le malin ; j'avais tordu le cou à d'autres pour moins que ça.

L'allée continuait à serpenter entre les buissons de fleurs, pour aboutir, par un escalier de quelques marches, à la plage. Un Scandinave, en équilibre sur les galets, effectuait de lents mouvements de tai-chi-chuan. Je m'assis sur un tas de galets. De couleur noire, ils provenaient manifestement de l'éruption volcanique. Mais contrairement aux rochers de Timanfaya, aux arêtes chaotiques, ils étaient de forme arrondie. J'en pris un entre mes doigts : son contact était doux, on ne ressentait aucune aspérité. En trois siècles, l'érosion avait déjà bien travaillé. Je me suis allongé en méditant sur la confrontation, si directe à Lanzarote, entre ces deux puissances élémentaires : la création par le volcan, la destruction par l'océan.

J'ai dû m'endormir. A mon réveil le soleil était plus haut, le ciel dégagé. Il faisait presque chaud. Deux draps de bain techno étaient étendus à quelques mètres. J'ai aperçu Pam et Barbara

près du rivage, de l'eau jusqu'à la taille. Elles s'amusaient à se chevaucher, à se jeter de l'eau, puis s'enlaçaient tendrement, poitrine contre poitrine ; c'était adorable. Je me suis demandé où pouvait bien être Rudi.

Les deux Allemandes revinrent se sécher. Vue de près Pam paraissait plus menue, presque gamine avec ses petits cheveux noirs ; mais la plasticité animale de Barbara était impressionnante. Elle avait vraiment de beaux seins, je me suis demandé s'ils étaient refaits. Probablement oui, ils restaient quand même un peu trop dressés quand elle s'allongeait sur le dos ; mais le résultat d'ensemble était très naturel, elle était tombée sur un excellent chirurgien.

Nous avons échangé quelques mots sur les crèmes solaires, la différence entre indice fabricant et indice réel : pouvait-on faire confiance à la norme australienne ? Pam lisait un roman de Marie Desplechin traduit en allemand, ce qui aurait pu me permettre de lancer la conversation sur des thèmes littéraires ; mais je ne savais pas trop quoi dire de Marie Desplechin, et surtout l'absence de Rudi m'inquiétait un peu. Barbara se redressa sur ses coudes pour prendre part à la conversation. Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder ses seins ; je pris cons-

cience que je bandais. Malheureusement, elle ne parlait pas un mot de français. « *You have very nice breast* », dis-je approximativement. Elle sourit largement et répondit : « *Thank you.* » Elle avait de longs cheveux blonds, des yeux bleus, et vraiment l'air d'une brave fille. Je me redressai en expliquant : « *I must look at Rudi. See you later...* » ; puis nous nous quittâmes en échangeant de petits signes de main.

Il était déjà plus de quinze heures, les gens terminaient leur déjeuner. En passant devant le panneau d'information, je me rendis compte qu'il y avait une nouvelle activité. Outre les classiques visites du *Jardin de cactus* et du *Parque Nacional de Timanfaya*, l'hôtel proposait aujourd'hui une excursion à Fuerteventura en hydroglisseur. Fuerteventura était l'île la plus proche, d'un relief bas et sablonneux, aux paysages sans intérêt ; mais il y avait de grandes plages où l'on pouvait se baigner sans danger ; c'est ce que j'avais pu conclure de la brochure d'information trouvée dans ma chambre d'hôtel. Voilà en tout cas qui pouvait expliquer l'absence de Rudi ; je me sentis rassuré, et je montai regarder CNN dans ma chambre. J'aime bien regarder la télé sans le son, c'est un peu comme un aquarium, une préparation à la sieste.

A dix-huit heures trente, je descendis au bar pour profiter de la *happy hour*. Au moment même où je me décidais pour un *Matador Surprise*, Rudi pénétra dans la salle. Comment aurais-je pu ne pas l'inviter à se joindre à moi ? C'est ce que je fis.

« Vous avez passé une bonne journée ? attaquai-je avec décontraction. J'ai supposé que vous aviez fait l'excursion pour Fuerteventura...

– C'est exact. » Il secoua la tête avec indécision avant de répondre : « C'était nul ; complètement nul. Aucun intérêt, vraiment. Et, maintenant, j'ai fait toutes les excursions proposées par l'hôtel.

– Vous restez une semaine ?

– Non, quinze jours », dit-il d'un ton accablé. Effectivement, il était dans de beaux draps. Je lui proposai un cocktail. Pendant qu'il étudiait la carte, j'eus tout loisir d'examiner son visage. Il avait un teint blanchâtre, malgré les quelques jours d'exposition au soleil, et des rides soucieuses marquaient son front. Cheveux noirs et courts, un peu grisonnants, moustache fournie. Son expression était triste, et même légèrement égarée. Je lui donnais un peu plus de quarante-cinq ans.

Nous parlâmes de l'île, et de sa beauté. Trois *Matador Surprise* plus tard, je me décidai à aborder des sujets plus personnels.

« Vous avez un léger accent... J'ai supposé que vous étiez belge.

– Pas tout à fait... » Il eut cette fois un sourire surprenant, presque enfantin. « Je suis né au Luxembourg. Je suis une espèce d'immigré, moi aussi... » Il parlait du Luxembourg comme d'un Eden perdu, alors que de notoriété publique il s'agit d'un pays minuscule et médiocre, sans caractéristiques bien définies, même pas un pays, en fait, plutôt un ensemble de bureaux fantômes dispersés dans des parcs, de simples boîtes postales pour les sociétés en quête d'évasion fiscale.

Il s'avéra que Rudi était inspecteur de police, et qu'il vivait à Bruxelles. Au cours du repas, il me parla de la ville avec amertume. La délinquance y était envahissante ; de plus en plus souvent les groupes de jeunes attaquaient les passants en pleine journée, au milieu des centres commerciaux. Quant à la nuit, il ne fallait pas y songer ; cela faisait bien longtemps que les femmes seules n'osaient plus sortir après le coucher du soleil.

L'intégrisme islamique avait pris des proportions alarmantes ; après Londres, Bruxelles était maintenant devenue un sanctuaire terroriste. Dans les rues, sur les places, on rencontrait de plus en plus de femmes voilées. De plus, le conflit entre Flamands et Wallons s'était encore exacerbé ; le *Vlaams Blok* était tout proche du pouvoir. Il me parlait de la capitale européenne comme d'une cité au bord de la guerre civile.

Sur le plan personnel, ça n'allait pas mieux. Il avait épousé une Marocaine, mais sa femme et lui étaient séparés depuis cinq ans. Elle était repartie au Maroc en emmenant leurs deux enfants ; il ne les avait jamais revus. En résumé, l'existence de Rudi me paraissait proche de la catastrophe humaine totale.

Et pourquoi était-il venu à Lanzarote ? L'incertitude, le besoin de vacances, une employée d'agence de voyages entreprenante : bref, le scénario classique. « De toute façon, les Français méprisent les Belges, dit-il pour conclure ; et le pire est qu'ils ont raison. La Belgique est un pays stupide, un pays qui n'aurait jamais dû exister.

– On pourrait louer une voiture... », proposai-je pour détendre l'atmosphère.



Montrant plus d'énergie que je ne l'aurais espéré, il consentit immédiatement au projet. Le lendemain matin, nous nous rendîmes à une agence et réservâmes une Subaru de location pour trois jours. Où aller, maintenant ? J'avais acheté une carte.

Il y a le marché de Teguisse... proposa timidement Rudi. Il faut que je rapporte quelque chose à mes nièces. »

Je lui jetai un regard torve. J'imaginai bien le genre d'endroit, avec ses échoppes et ses produits artisanaux à la con. Mais bon, c'était sur la route des volcans – et j'avais très envie de revoir les volcans.

A Teguisse, je réussis à me garer près de la place principale et je m'installai directement à une terrasse, pendant que Rudi flânait entre les échoppes. Il y avait surtout de la vannerie, de la poterie et des *timples* – sorte de petites guitares à quatre cordes spécifiques à l'île, toujours selon les brochures de l'hôtel. J'étais à peu près sûr que Rudi allait acheter des *timples* à ses nièces ; c'est ce que j'aurais fait à sa place. Ce qui était plus intéressant, c'était le public du marché. Aucun beauf à casquette FRAM, pas de routards auvergnats non plus. La foule assez dense qui se pressait autour des étalages était constituée de roulures techno et de hippies chics ; on se serait cru à Goa ou à Bali, plutôt que dans une île espagnole perdue au milieu de l'Atlantique. D'ailleurs, la plupart des cafés autour de la place proposaient des services d'*e-mail* et de connexion Internet à bas prix. A la table voisine de la mienne, un barbu de gran-

de taille, en costume de lin blanc, étudiait la Bhagavad-Gita. Son sac à dos, également blanc, portait les inscriptions suivantes : « IMMEDIATE ENLIGHTENMENT – INFINITE LIBERATION – ETERNAL LIGHT. » Je commandai une salade de poulpes et une bière. Un jeune type aux cheveux longs, avec un T-shirt blanc orné d'une étoile multicolore, s'approchait avec un petit paquet de prospectus. « *No thanks* », dis-je rapidement. A ma surprise, il répondit en français : « C'est gratuit, monsieur. C'est une série de questions amusantes pour vous aider à découvrir votre personnalité. » Je pris son papier. Lumière-Eternelle, plongé dans son étude, repoussa l'offre avec hauteur. Ils étaient une dizaine sur la place, à distribuer leurs prospectus.

Ils annonçaient clairement la couleur puisqu'il y avait écrit, en gros sur la première page : « RELIGION ISMAËLIENNE ». J'avais déjà entendu parler de cette secte : elle était dirigée par un certain Philippe Lebœuf, un ancien chroniqueur sportif dans un journal local – « La Montagne » de Clermont-Ferrand, je crois. En 1973, il avait rencontré des extraterrestres lors d'une excursion dans le cratère du Puy de Lassolas. Ceux-ci se faisaient appeler les Elohim ; ils avaient créé l'humanité en labo-

ratoire, des millions d'années auparavant, et suivaient de loin l'évolution de leurs créatures. Naturellement ils avaient délivré un message à Philippe Lebœuf, celui-ci avait abandonné son métier de chroniqueur sportif, s'était rebaptisé Ismaël et avait créé le mouvement ismaélien dans la foulée. Une des missions qui lui avaient été confiées était de bâtir l'ambassade qui servirait à accueillir les Elohim lors de leur prochain passage terrestre. Mes informations s'arrêtaient là ; je savais aussi que la secte était classée comme plutôt dangereuse, à surveiller.

Le prospectus que m'avait remis le type, en tout cas, était parfaitement anodin. Baptisé « ÉVALUEZ VOTRE QUOTIENT SENSUEL », il se composait de questions du genre : « Vous masturbez-vous souvent ? » ou « Avez-vous déjà pratiqué l'amour en groupe ? » ; on aurait pu trouver ça dans n'importe quel numéro de ELLE.

La compagne de Lumière-Eternelle revint s'asseoir à sa table, elle avait acheté une merde en vanerie. Apercevant ma cigarette, elle eut un mouvement de recul effrayé ; je l'éteignis aussitôt. Elle ressemblait tout à fait à une institutrice australienne. Lumière-Eternelle ouvrit la bouche avec stupéfaction : plongé dans son livre pieux, il n'avait même

pas remarqué que je fumais. Il valait mieux se tirer, les choses risquaient de dégénérer rapidement avec ces guignols ; où était passé Rudi ? Je fis lentement le tour de la place du regard avant de l'apercevoir, en grande conversation avec un des ismaéliens.

Après la sortie de Teguisse, il me donna quelques informations complémentaires. Selon Ismaël, les Elohim n'avaient pas seulement créé l'homme, mais l'ensemble de la vie sur terre. « Il n'y a pas lieu de les en féliciter... », ricanai-je entre mes dents. De fait, ce n'était pas complètement absurde ; j'avais déjà entendu parler de théories sur l'origine extraterrestre de la vie, des spores remplies de bactéries martiennes, ou quelque chose de ce genre. Je ne savais pas si ces théories avaient été confirmées ou réfutées, et à vrai dire je m'en foutais un peu. La route serpentait en lacets jusqu'à l'*Ermita de las Nieves* avant de redescendre vers Timanfaya.

A mesure que nous descendions vers le Sud, les paysages devenaient de plus en plus impressionnants. Peu après l'intersection de Tinajo, Rudi voulut s'arrêter. Je le rejoignis sur le terre-plein qui dominait le vide. Il restait là, le regard fixe, comme hypnotisé. Nous surplombions un désert minéral

total. Devant nous une faille énorme, de plusieurs dizaines de mètres de largeur, serpentait jusqu'à l'horizon, tranchant la surface grise de l'écorce terrestre. Il n'y avait aucun bruit. C'est à cela, me dis-je, que ressemblerait le monde, après sa mort.

Plus tard, peut-être, il y aurait une résurrection. Le vent et la mer attaqueraient les rochers, les décomposeraient en poussière et en sable ; peu à peu, des sols se formeraient. Il y aurait des plantes – et puis, beaucoup plus tard, des animaux. Mais pour l'instant il n'y avait que des rocs – et une route, tracée par l'homme.

Dans la voiture, Rudi m'expliqua le sens de la présence des ismaéliens sur cette île. Pour édifier l'ambassade où devait avoir lieu l'accueil des extra-terrestres, Philippe Lebœuf avait d'abord songé à la Suisse, ou aux Bahamas – bref, il avait plutôt raisonné sur des bases fiscales. Un séjour de vacances effectué par hasard à Lanzarote l'avait remis sur la voie. La première rencontre avait eu lieu dans les montagnes sèches du Sinaï ; la seconde dans le cratère éteint du Puy de Lassolas. La troisième devait avoir lieu ici, au milieu des volcans, sur les terres des anciens Atlantes.

Je méditai quelque temps l'information. Effectivement, si les extraterrestres devaient se manifester un jour, c'était l'endroit idéal pour un reportage CNN ; j'avais tout de même un peu de mal à y croire.

Le soleil se couchait lorsque nous abordâmes la Geria. C'est une étroite vallée qui fraie son chemin entre des pentes de cailloux et de graviers allant du violet sombre au noir. Au cours des siècles, les habitants de l'île ont ramassé les cailloux, édifié des murets semi-circulaires, creusé dans le gravier des excavations protégées par les murets. A l'intérieur de chaque excavation, à l'abri du vent, ils ont planté un pied de vigne. Les graviers volcaniques sont un terrain excellent, et l'ensoleillement est bon ; le raisin qu'ils vendangent donne un muscat très parfumé. L'obstination qu'avaient demandée ces travaux était impressionnante. L'acte de naissance de Lanzarote était une catastrophe géologique totale ; mais là, dans cette vallée, sur quelques kilomètres, on avait affaire à une nature abstraite, reconstruite à l'usage des hommes.

Je proposai à Rudi de prendre une photo ; mais non, ça n'avait pas l'air de l'intéresser. Rien,

d'ailleurs, n'avait l'air de l'intéresser ; il me paraissait filer un mauvais coton. Il accepta quand même de s'arrêter pour une dégustation de vins.

« Demain, on pourrait proposer aux Allemandes de venir avec nous... émis-je, mon verre de muscat à la main.

– Quelles Allemandes ?

– Pam et Barbara. »

Son front se plissa sous la réflexion ; manifestement, il ne se souvenait plus très bien.

« Pourquoi pas... dit-il finalement. Mais ce ne sont pas des gouines ? interrogea-t-il au bout d'un temps.

– Et alors ! lançai-je avec pétulance. C'est sympa, les gouines... Enfin, c'est parfois sympa. »

Il haussa les épaules, l'air de s'en foutre complètement.

Lorsque nous revînmes à l'hôtel, la nuit était tombée. Rudi partit se coucher directement ; il n'avait pas faim, me dit-il. Il s'excusait, il était désolé, sans doute un peu fatigué, bref. Je pénétrai donc seul dans la salle de restaurant, à la recherche de Pam et Barbara.

Comme je l'avais prévu, elles acceptèrent avec enthousiasme ; mais elles avaient une idée très pré-

cise de l'organisation de leur journée. Ce qu'elles souhaitaient avant tout, c'était de pouvoir se rendre sur la plage de Papagayo, où l'on pratiquait le naturisme. Les Allemandes, expliquai-je à Rudi le lendemain matin, il faut les prendre comme elles sont ; mais si on se plie à leurs petites manies on est en général récompensé, dans l'ensemble ce sont de très braves filles. J'insistai cependant pour faire un détour par l'anse d'El Golfo, il y a un rocher découpé qui surgit de la mer, tout un tas de couleurs bizarres, enfin c'est très beau. Chacun d'ailleurs en convint, et Rudi, tout ragaillard, prit une bonne trentaine de photos. Dans un bar de Playa Blanca, nous déjeunâmes de tapas et de vin blanc. Un peu échauffée, Pam se laissa aller à certaines confidences. Oui, elles étaient lesbiennes ; mais pas lesbiennes *exclusives*. Hé hé, me dis-je. Elle voulut alors savoir si nous étions pédés. « Euh... non », fis-je. Rudi avait du mal à terminer ses poulpes. Il piqua le dernier avec son cure-dents, releva les yeux et répondit distraitement : « Non, non plus... Pas à ma connaissance. »

Après la sortie de Playa Blanca nous longeâmes la route côtière pendant une dizaine de minutes,

puis il fallut tourner à gauche en direction de la *Punta de Papagayo*. Pendant quelques kilomètres tout se passa à peu près bien, puis la route se dégrada brusquement avant de se transformer en chemin de terre. J'arrêtai la voiture et proposai à Rudi de prendre le volant. Nous avons un 4 X 4, mais justement j'ai toujours eu horreur des 4 X 4, de la conduite sur les chemins difficiles, et de tout ce que ça implique. Ni les systèmes antipatinage, ni les ponts différentiels autobloquants ne me plongent dans l'émerveillement. Donnez-moi une autoroute, une bonne Mercedes, et je suis un homme heureux. La première idée qui me vient à l'esprit, quand par malheur je suis amené à prendre le volant d'un 4 X 4, c'est de foutre cette saloperie dans le ravin et de continuer à pied.

Le chemin gravissait en lacets une colline escarpée. La montée fut pénible, nous ne pouvions pas dépasser le cinq à l'heure, des nuages de poussière ocre tourbillonnaient autour de nous. Je jetai un coup d'œil en arrière : Pam et Barbara n'avaient pas l'air incommodées par le trajet, elles rebondissaient bien sagement sur leurs sièges en plastique.

Au sommet, une surprise nous attendait. Une petite guérite semblable à un poste de douane bar-

rait le chemin, surmontée d'un panneau indiquant : « ESPACE NATUREL PROTÉGÉ ». Voilà autre chose, me dis-je. Pour aller plus loin il fallait s'acquitter d'un droit d'entrée de 1000 pesetas, en échange de quoi on vous remettait une petite brochure avertissant de l'entrée dans une réserve mondiale de la biosphère, puis énumérant différentes interdictions. Je lus avec incrédulité que le ramassage d'un caillou pouvait vous valoir une amende de 20 000 pesetas et six mois d'emprisonnement. Quant aux plantes, il ne fallait pas y songer ; de toute façon, il n'y avait pas de plantes. Le paysage n'avait pourtant rien de spécialement remarquable ; il était même beaucoup moins beau que ceux que nous avons traversés la veille. Nous nous cotisâmes pour payer. « Pas con, leur truc... soufflai-je à Rudi. Tu prends n'importe quel coin un peu paumé, tu laisses se dégrader la route et tu mets un panneau "ESPACE NATUREL PROTÉGÉ". Forcément, les gens viennent. Il n'y a plus qu'à installer un péage, et le tour est joué. »

Quelques centaines de mètres plus loin, un embranchement s'étoilait entre cinq ou six directions. Playa Colorada, Playa del Gato, Playa Graciosa,

Playa Mujeres... ça n'avait aucun sens de choisir. « Prends au centre », dis-je à Rudi. Un peu plus loin un nouvel embranchement, puis un troisième. D'un seul coup, nous aperçûmes la mer. A cet endroit situé à l'extrême Sud de l'île, elle était d'un bleu idéal. Au loin, dans une brume de chaleur, on distinguait les côtes sablonneuses de l'île de Fuerteventura. En deux courbes brusques, le chemin aboutit à une crique déserte. Des rochers noirs encadraient une pente de sable blanc qui plongeait rapidement vers la mer.

Je suis allé me baigner tout de suite, avec Pam et Barbara. Tout en restant à quelques mètres, je ne me sentais pas vraiment exclu de leurs jeux. J'avais l'impression que ça valait le coup que je reste dans l'eau un peu plus longtemps. Effectivement, quand je suis remonté me sécher, elles étaient déjà enlacées sur leurs serviettes. Pam avait posé une main sur le pubis de Barbara, qui écartait doucement les jambes. Rudi était assis quelques mètres plus haut, l'air renfrogné ; il avait gardé son short. Je posai ma serviette à un mètre de celle de Barbara. Elle se redressa vers moi. « *You can come closer...* » Je m'approchai. Pam s'accroupit au-dessus du visage de Barbara, lui offrant son sexe à lécher. Elle

avait une jolie chatte épilée, avec une fente bien dessinée, pas très longue. J'effleurai les seins de Barbara. Leur rondeur était si agréable au contact que je fermai un long moment les yeux. Je les rouvris, déplaçai ma main jusqu'à son ventre. Elle avait une chatte très différente, blonde et fournie, avec un clitoris charnu. Le soleil était très haut. Pam était tout près de venir, elle poussait de drôles de petits cris, comme ceux qu'on imagine à une souris. Le sang afflua soudain à sa poitrine, elle se libéra dans un grondement d'extase. Puis elle respira longuement et s'assit dans le sable à mes côtés.

« Ça vous a plu ? demanda-t-elle, avec quand même un petit peu d'ironie.

– Beaucoup. Sincèrement, beaucoup.

– Je m'en rends compte... » Je n'avais pas cessé de bander. Elle entoura mon sexe de sa main pour le branler par petits va-et-vient amicaux. « Je ne suis plus du tout habituée à la pénétration, mais avec Barbara vous pouvez.

– J'aimerais bien... Je me sentis très con. Je n'ai pas de préservatifs. »

Elle éclata de rire, échangea plusieurs phrases avec Barbara en allemand. « Ce n'est pas grave... dit-elle en se relevant avec vivacité. On trouvera

bien un moyen de s'occuper de vous. Allons nous baigner. »

En me relevant, je m'aperçus que Rudi avait disparu. Sa serviette était toujours là, au même endroit. J'hésitai quelques instants, et puis. *Suis-je le gardien de mon frère ?* Il ne devait pas être loin, de toute façon. « *Your friend looks sad...* », me dit Barbara dans l'eau. « *Yes... His life is not funny* », c'était le moins qu'on puisse dire. Elle eut une moue compatissante ; je me creusai la tête sans parvenir à en dire plus. L'anglais j'ai toujours un peu de mal, au bout de trois phrases, je suis largué, mais qu'y faire ? De toute façon Barbara avait l'air assez limitée aussi, dans ce domaine. Après m'être séché, j'installai ma serviette à côté d'elle et me lançai :

« *You look a good girl. May I lick your pussy ?*
– *Ja ja !* », les termes n'étaient peut-être pas corrects, mais elle avait manifestement compris l'intention.

Elle se releva et s'installa à califourchon sur mon visage – sans doute était-elle habituée à cette position. J'effleurai d'abord les grandes lèvres, puis enfonçai deux doigts – sans grand résultat, elle devait être très clitoridienne. Je donnai un coup de langue appuyé sur le bouton ; elle respira plus fort. Je savais ce qui me restait à faire ; ça

serait un vrai plaisir. Elle avait un bon goût musqué, légèrement masqué par la saveur de sel ; ses gros seins se balançaient doucement à la verticale de mon visage. J'étais en train d'accentuer la rapidité de mes coups de langue lorsque je la sentis se raidir ; elle se redressa légèrement. Je tournai la tête : Rudi était à quelques mètres, mélancolique et ventru.

« *Come !* lança gaiement Barbara. *Come with us !* »

Il secoua la tête, je crus l'entendre marmonner quelque chose comme : « Non, non, ce n'est pas cela... » ; puis il s'assit lourdement dans le sable. Après un instant de gêne Barbara écarta à nouveau les genoux, amenant son sexe contre ma bouche. Je recommençai à lécher avec une ardeur croissante ; au bout d'un temps, je fermai les yeux pour me concentrer sur la saveur. Peu après, je sentis la petite bouche de Pam qui se refermait sur le bout de ma queue. Le soleil continuait à chauffer ; c'était divin. Pam avait une manière très particulière de sucer, pratiquement sans bouger les lèvres, mais en passant sa langue tout autour du gland, parfois très vite, parfois avec d'exquis ralentissements.

Barbara montait de plus en plus, ses gémissements devenaient vraiment forts. Au moment de

l'orgasme elle se cambra violemment et poussa un long hurlement. J'ouvris les yeux : la tête en arrière, les cheveux dénoués, les seins pointant vers le ciel, elle avait l'impressionnante beauté d'une divinité femelle. Dans la bouche de Pam, je me sentais moi-même tout près d'éclater.

« Pam, arrête... implorai-je.

– Tu ne veux pas jouir maintenant ? »

Barbara se rallongea sur le dos aux côtés de Pam, respirant à grands coups. « Si, vas-y... », dis-je finalement. Elle me fit signe de m'approcher et reposa sa main sur ma queue, puis elle échangea quelques phrases en allemand avec Barbara. « Elle dit que tu lèches très bien, pour un homme... », résuma-t-elle avant de refermer son autre main sur mes couilles. Je gémis sourdement. Elle dirigea ma queue vers la poitrine de Barbara et recommença à branler par petits coups très vifs, ses doigts en anneau à la racine du gland. Barbara me regarda et sourit ; au moment où elle pressa ses mains sur le côté de ses seins pour accentuer leur rondeur, j'éjaculai violemment sur sa poitrine. J'étais dans une espèce de transe, je voyais trouble, c'est comme dans un brouillard que je vis Pam étaler le sperme sur les seins de sa compagne. Je me rallongeai

sur le sable, épuisé ; je voyais de plus en plus trouble. Pam commença à lécher le sperme sur les seins de Barbara. Ce geste était infiniment touchant ; j'en eus les larmes aux yeux. Je m'endormis ainsi, enlaçant la taille de Barbara, avec des larmes de bonheur.

Pam me secouait pour me réveiller. J'ouvris les yeux. Le soleil se couchait sur la mer. « Il faut rentrer... dit-elle. Il faut rentrer, monsieur le Français. » Je me rhabillai sans y penser, dans un état de détente heureuse. « Quelle belle après-midi... », dis-je doucement en revenant vers la voiture. Elle approuva de la tête. « On peut acheter des préservatifs, ajoutai-je. J'ai vu une pharmacie à Playa Blanca. – Si ça peut te faire plaisir... », répondit-elle gentiment.

Rudi et Barbara nous attendaient près de la voiture. Pam s'installa à l'avant. Dans le crépuscule, l'ocre de la plaine virait à une teinte chaude, presque orangée. Nous roulâmes en silence pendant quelques kilomètres, puis Pam s'adressa à Rudi :

« J'espère que nous ne vous avons pas choqué, tout à l'heure.

– Pas du tout, mademoiselle. » Il sourit tristement.

« Je suis juste un peu. Un peu... Il faut me pardonner » conclut-il brusquement.

Sur le chemin du retour, nous parlâmes assez peu. Dans le hall de l'hôtel, Pam et Barbara embrasèrent Rudi sur les joues à plusieurs reprises pour lui souhaiter bonne nuit. Je lui serrai la main, essayai vaguement de lui secouer l'épaule. Décidément les hommes sont moins doués, pour ce genre de choses.

En entrant dans la chambre des deux Allemandes, je me sentais un peu con, avec mes préservatifs ; je n'avais plus vraiment le moral. Pam expliqua la situation à Barbara, qui l'interrompit et se lança dans une longue tirade en allemand. « Elle dit qu'au contraire c'est maintenant qu'on devrait faire l'amour. Ça nous fera du bien à tous les trois. Je suis d'accord avec elle... », conclut Pam en posant une main sur ma queue. Elle défit mon pantalon et le fit glisser jusqu'au sol. Barbara se déshabilla complètement, s'agenouilla devant moi et me prit dans sa bouche. C'était impressionnant : elle referma ses lèvres sur le bout de mon sexe, et, lentement mais irrésistiblement, centimètre après centimètre, l'introduisit dans sa gorge ; alors, elle commença à faire bouger sa langue. Au bout de deux minutes, je sen-

tis que je n'allais plus tenir ; je dis : « Maintenant ! » d'une voix forte. Barbara comprit aussitôt, se renversa sur le lit et écarta les jambes. J'enfilai un préservatif et entrai en elle. Pam, assise à nos côtés, se caressait en nous regardant.

Je la pénétrais en profondeur, lentement et puis vite ; Pam lui caressait les seins. Elle éprouvait du plaisir, et elle était visiblement très détendue, mais encore loin de l'orgasme, quand Pam se décida. Posant sa main sur la chatte de son amie, elle commença à caresser le clitoris très vite, par petits coups rapides de l'index et du majeur. Je m'immobilisai. Les parois du vagin de Barbara se contractaient sur ma queue au rythme de sa respiration. Malicieusement, Pam referma son autre main sur mes couilles, tout en accélérant le mouvement de ses doigts. Elle s'y prit avec une telle habileté que Barbara et moi jouîmes exactement en même temps, moi avec un bref cri intense, elle avec un grondement plus long et plus rauque.

J'enlaçai Pam et déposai des petits baisers sur ses épaules et sur son cou pendant que Barbara commençait à la lécher. Elle jouit un peu plus tard, presque calmement, avec une cascade de petits couinements aigus.

J'étais épuisé, et me dirigeai vers le lit d'appoint – le lit d'enfant, en fait – pendant que Pam et Barbara continuaient à s'enlacer et s'entresucer dans le grand lit. J'étais nu et heureux. Je savais que j'allais très bien dormir.

Nous n'avions pas de programme ni de rendez-vous précis pour la journée du lendemain ; vers onze heures, pourtant, je commençai à m'inquiéter de l'absence de Rudi. J'allai frapper à sa porte, sans résultat. Je demandai à la réception. L'employé m'informa qu'il était parti tôt ce matin, en emmenant toutes ses affaires ; il ignorait dans quelle direction. Oui, il avait définitivement quitté l'hôtel.

J'étais en train d'apprendre la nouvelle à Pam et Barbara, qui se faisaient bronzer au bord de la piscine, quand le réceptionniste vint vers moi, une enveloppe à la main. Rudi avait laissé un message. Je remontai dans ma chambre pour le lire. C'était une lettre de plusieurs pages, à l'encre noire, d'une petite écriture nette et soignée.

Cher Monsieur,

Je tiens d'abord à vous remercier de m'avoir, pendant ces quelques jours, traité comme un être humain. Cela peut vous paraître évident ; pour moi, ça ne l'est pas. Vous ignorez probablement ce que c'est qu'être flic ; vous ne réalisez pas à quel point nous formons une société à part, repliée sur ses propres rites, tenue dans la suspicion et le mépris

par le reste de la population. Vous ignorez sans doute encore davantage ce que c'est qu'être belge. Vous ne mesurez pas la violence – latente ou réelle –, la méfiance et la crainte auxquelles nous sommes confrontés dans nos rapports quotidiens les plus élémentaires. Essayez, à titre d'exemple, de demander votre chemin à un passant dans les rues de Bruxelles ; le résultat vous surprendra. Nous ne formons plus, en Belgique, ce qu'il est convenu d'appeler une société ; nous n'avons plus rien en commun que l'humiliation et la peur. C'est une tendance, je le sais, commune à l'ensemble des nations européennes ; mais, pour différentes raisons (qu'un historien serait sans doute à même d'évaluer), le processus de dégradation a atteint une gravité particulière en Belgique.

Je tiens ensuite à vous redire que votre comportement avec vos deux amies allemandes ne m'a pas le moins du monde choqué. Ma femme et moi, lors des deux dernières années de notre mariage, fréquentions assidûment ce qu'il est convenu d'appeler les boîtes pour couples « non-conformistes ». Elle y prenait du plaisir, et moi aussi. Pourtant, au fil des mois – et je ne sais pas exactement pourquoi –, les choses ont commencé à mal tourner. Ce

qui était au départ une fête joyeuse et sans tabous s'est peu à peu transformé en un exercice de dépravation sans joie, avec quelque chose de froid et de profondément narcissique. Nous n'avons pas su nous arrêter à temps. Nous en sommes venus à des situations humiliantes où nous nous contentions d'assister en spectateurs passifs aux exhibitions de monstres sexuels parfaits dont nous ne pouvions plus faire partie, vu notre âge. C'est même probablement cela qui a précipité ma femme – c'était quelqu'un d'intelligent, de sensible, de profondément cultivé – vers les solutions monstrueuses et rétrogrades de l'islam. Je ne sais pas si cet échec était inéluctable ; mais, en y repensant – et cela fait des années que j'y repense –, je ne vois toujours pas comment j'aurais pu l'éviter.

La sexualité est une puissance majeure, à tel point que toute relation qui s'y refuse a nécessairement quelque chose d'incomplet. Il y a une barrière des corps, tout comme il y a une barrière de la langue. En tant qu'hommes, nous étions, l'un et l'autre, réduits à un stade limité de l'échange, et je comprends très bien ce que vous avez voulu faire en provoquant la rencontre avec Pam et Barbara ; je le comprends, et je vous en remercie.

Mais, pour moi, il était malheureusement un peu tard. Le drame de la dépression est qu'elle rend impossible toute démarche vers les actes sexuels qui seraient, pourtant, les seuls à pouvoir calmer cette atroce sensation d'angoisse qui l'accompagne. Vous n'imaginez pas, déjà, le mal que j'ai eu à décider de ce voyage.

Je sais que ce qui suit va vous peiner, et que vous vous en sentirez en partie responsable. Ce n'est pourtant pas le cas, et je vous réaffirme que vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour me ramener à une vie « normale ». En un mot, j'ai décidé d'adhérer à la religion ismaélienne. J'avais déjà eu, je le précise, des contacts avec ses représentants en Belgique ; mais j'ignorais que Lanzarote fut un centre important, et c'est, en quelque sorte, ce voyage qui m'a décidé à « sauter le pas ». Je sais que, pour les Occidentaux, l'adhésion à une « secte », avec la renonciation à une certaine forme de liberté individuelle qu'elle implique, est toujours interprétée comme un dramatique échec personnel. Je voudrais tenter de vous expliquer pourquoi ce sentiment me semble, en l'occurrence, injustifié.

Que pouvons-nous espérer de la vie ? Voilà une question, il me semble, à laquelle on peut difficilement se soustraire. Toutes les religions, à leur manière, essaient d'y répondre ; et les êtres non religieux se la posent, pratiquement dans les mêmes termes.

La réponse apportée par la religion ismaélienne est d'une nouveauté radicale puisqu'elle propose à chacun, dès maintenant et sur cette terre, de bénéficier de l'immortalité physique. En pratique, un prélèvement de peau est effectué sur chaque nouvel adhérent ; ce prélèvement est conservé à très basse température. Des contacts sont régulièrement maintenus avec les sociétés de biotechnologie les plus avancées dans le domaine du clonage humain. De l'avis des meilleurs spécialistes, la réalisation pratique du projet n'est plus qu'une question d'années.

Allant plus loin, Ismaël propose l'immortalité des pensées et des souvenirs – par transfert du contenu mémoriel sur un support intermédiaire, avant réinjection dans le cerveau du nouveau clone. Cette proposition, il est vrai, relève davantage de la science-fiction, dans la mesure où on n'a pour l'instant aucune idée des bases techniques de sa mise en œuvre.

Quoi qu'il en soit, il paraît étrange de qualifier de « secte » une organisation qui apporte des réponses aussi novatrices et techniciennes à un ensemble de problèmes traités par les religions conventionnelles de manière beaucoup plus irrationnelle et métaphorique. Le point faible de la doctrine réside évidemment dans l'existence des Elohim, ces extraterrestres qui auraient créé la vie sur Terre voici plusieurs centaines de millions d'années. Mais, outre qu'une telle hypothèse n'a rien d'absurde, on peut observer que, pour une raison ou une autre, les communautés humaines ont toujours eu le plus grand mal à s'organiser sans la référence à un principe supérieur.

Sur le plan financier, l'accusation faite aux ismaéliens de constituer une « secte » ne tient pas davantage. Chaque adhérent verse 10 % de ses revenus à la communauté – ni plus, ni moins. Naturellement, s'il décide de quitter son domicile pour rejoindre un lieu de vie collectif, la contribution peut être supérieure. C'est, pour ma part, ce que j'ai décidé de faire. Ma maison n'a plus d'intérêt à mes yeux ; je ne m'y sens plus chez moi depuis que ma femme et mes filles sont parties. De plus, elle est située dans un quartier devenu dangereux,

où ma qualité de policier me vaut des vexations quotidiennes. Je vais donc la revendre, et rejoindre une des communautés ismaéliennes installées en Belgique.

Tout ceci peut paraître bien brusque, et je ne vais pas essayer de vous raconter que c'est l'effet d'une décision mûrement réfléchie, prise après avoir longtemps pesé le pour et le contre. Mais ce que j'aimerais vous faire comprendre c'est que, dans l'état actuel de ma vie, je n'ai de toute façon plus grand-chose à perdre.

A l'issue de cette longue lettre, il me reste à vous remercier pour votre patience et votre humanité, et à vous souhaiter les meilleures chances dans la vie, pour vous et votre famille.

Votre affectionné,

Rudi.



Aubin Imprimeur

LIGUGÉ, POITIERS

Achévé d'imprimer en juillet 2000

N° d'impression L 60287

Dépôt légal juillet 2000

Imprimé en France



ELLE

Rudi MICHEL HOUELLEBECQ

Après un réveillon de l'an 2000 solitaire et sinistre, le héros de Michel Houellebecq s'envole pour le *Bougainville Playa*, un hôtel-club des Canaries, où le bonheur sexuel, croit-il, est à portée de main. Il va y croiser des troupes de touristes aux mollets blancs, Pam et Barbara, un couple de lesbiennes allemandes, Rudi, un inspecteur de police belge dépressif, et une secte étrange persuadée que l'homme descend de l'extraterrestre...

Ecrivain, poète, Michel Houellebecq est, entre autres, l'auteur des « Particules élémentaires » (Flammarion), vendu à 310 000 exemplaires et traduit en une trentaine de langues. Son prochain livre, « Lanzarote », paraîtra chez Flammarion en octobre.

Ne peut être vendu séparément